



HAL
open science

Diodore, Cicéron et la Sicile : introduction

Stefania de Vido, Cécile Durvy

► **To cite this version:**

Stefania de Vido, Cécile Durvy. Diodore, Cicéron et la Sicile : introduction. Stefania De Vido; Cécile Durvy. Un monde partagé : la Sicile du premier siècle av. J.-C. entre Diodore et Cicéron, 37, Fondazione Università Ca' Foscari, pp.3-24, 2023, Antichistica, 978-88-6969-743-2. 10.30687/978-88-6969-742-5/000 . hal-04355029v2

HAL Id: hal-04355029

<https://hal.science/hal-04355029v2>

Submitted on 25 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL
open science

Diodore, Cicéron et la Sicile : introduction

Stefania de Vido, Cécile Durvy

► **To cite this version:**

Stefania de Vido, Cécile Durvy. Diodore, Cicéron et la Sicile : introduction. Un monde partagé : la Sicile du premier siècle av. J.-C. entre Diodore et Cicéron, Fondazione Università Ca' Foscari, pp.3-24, 2023, Antichistica 37 | Filologia e letteratura 6, 978-88-6969-743-2. 10.30687/978-88-6969-742-5/000 . hal-04355029

HAL Id: hal-04355029

<https://hal.science/hal-04355029>

Submitted on 22 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cécile DURVYE

Aix Marseille Université, CNRS, TDMAM, Aix-en-Provence, France

« Introduction », avec De Vido S., dans Durvy C., De Vido S., *Un monde partagé : la Sicile du premier siècle av. J.-C. entre Diodore et Cicéron*, Venise, éditions Ca' Foscari, Antichistica 37, Filologia e letteratura 6 2023, p.3-24.

**Un monde partagé : la Sicile du premier siècle av. J.-C.
entre Diodore et Cicéron**

édité par Stefania De Vido et Cécile Durvy

Diodore, Cicéron et la Sicile : introduction

Stefania De Vido

Università Ca' Foscari Venezia, Italia

Cécile Durvy

Aix-Marseille Université, France

Ce volume est issu d'une rencontre organisée en juin 2018 à Venise en collaboration entre la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (MMSH) d'Aix-en-Provence et le Dipartimento di Studi Umanistici de l'Università Ca' Foscari Venezia. Au sein de la MMSH, elle s'inscrivait dans le cadre d'un programme visant à situer la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile dans le contexte de la production littéraire gréco-romaine du premier siècle avant J.-C.¹ L'objectif général du programme était la comparaison de la teneur informative, des méthodes et des visées des sommes d'érudition qui se multiplient à cette époque en grec comme en latin, leur comparaison permettant de mettre en lumière les spécificités du projet et de la structure de la *Bibliothèque historique*, œuvre trop longtemps méprisée. Une première rencontre a porté sur les ressources bibliographiques dont disposaient ces auteurs et les procédés qu'ils ont mis en œuvre pour l'enregistrement des données et l'organisation de leur exposé.² La deuxième a été consacrée à une confrontation des textes de Diodore et de Cicéron.

1 *Diodore de Sicile et le premier siècle av. J.-C. : le monde méditerranéen dans la "Bibliothèque historique", entre la Grèce et Rome*, séminaire inter-laboratoires financé par la MMSH, dirigé par A. Cohen-Skalli et C. Durvy et associant le Centre Paul-Albert Février (TDMAM) et l'Institut de Recherche sur l'Architecture Antique (IRAA).

2 Cohen-Skalli 2019.

L'œuvre de Cicéron n'entre pas dans la catégorie de ces sommes d'érudition : variée dans sa forme littéraire (discours judiciaires et politiques, traités de rhétorique, réflexions philosophiques, correspondance, poésie même), dans ses objectifs et dans les thèmes qu'elle traite, elle est monumentale par son étendue mais diverse par sa forme. Du fait que Cicéron n'est pas historien et que son œuvre constitue un ensemble hétérogène, la comparaison entre Cicéron et Diodore a rarement été menée de façon suivie.³ Cela s'explique en grande partie par la tradition disciplinaire des études universitaires : alors que Cicéron est surtout étudié en profondeur par les spécialistes de la littérature latine et dans une moindre mesure par les historiens de Rome, le texte de Diodore est privilégié par les historiens du monde grec, en raison de la grande quantité de matériel historiographique transmis par la *Bibliothèque*.

Le parallèle entre les deux écrivains est pourtant pertinent. L'homme d'Agyrion et l'homme d'Arpinum sont nés hors de Rome, issus de familles aisées mais sans réputation ni rôle politique ; tous deux ont reçu une formation rhétorique et ont voyagé en Orient ; tous deux ont vécu et écrit dans la capitale pendant les années troublées du milieu du premier siècle av. J.-C. Là se borne toutefois l'analogie. Comparer Cicéron et Diodore est mettre en vis-à-vis un homme illustre et un inconnu ; un orateur exceptionnel, un maître de la langue reconnu comme celui qui a ouvragé la prose latine avec le plus grand art, et un tard-venu de la littérature hellénistique maniant avec régularité mais sans éclat un grec commun, cette *koinè* où les tournures latines côtoient un grec épigraphique ; un grand homme politique et un érudit de bibliothèque ; enfin, un Romain et un Grec.

Notre but étant d'instaurer un dialogue entre les champs disciplinaires, souvent trop exclusifs, des études littéraires et historiques du monde grec et du monde latin, il nous fallait déterminer un thème permettant de mener une comparaison sur un terrain commun. La Sicile s'est imposée comme le point de rencontre le plus apte à fédérer les différentes spécialités.⁴ L'île est, de plus, un lieu de convergence des intérêts des deux institutions partenaires : parallèlement au programme diodoréen de la MMSH, le Dipartimento di Studi Umanistici

3 Quelques mises en regard des deux œuvres existent toutefois : entre autres, Fabre-Serris 2006 compare la discussion du *De natura deorum* avec la présentation évhémériste de Dionysos que fait Diodore ; Robert 2011 compare point par point la description d'Enna chez Diodore et chez Cicéron.

4 L'intérêt de la représentation de l'histoire de la Sicile chez Diodore a déjà été mis en lumière dans les études rassemblées par Collin Bouffier 2011 ; la richesse des mythes de l'île tels qu'ils apparaissent dans la *Bibliothèque historique* a donné lieu aux analyses éditées par Alfieri Tonini 2008 ; la présentation que Diodore fait des populations indigènes a été traitée dans Micciché, Modeo, Santagati 2006. La Sicile de Cicéron telle qu'elle apparaît dans les *Verrines* a pour sa part fait l'objet des recherches réunies par Dubouloz, Pittia 2007.

met depuis longtemps l'histoire, la culture et la langue siciliennes au centre des recherches que mènent ses enseignants, ses chercheurs et ses doctorants. Ceux-ci s'intéressent particulièrement aux formes d'interaction politique, sociale et culturelle qui se sont développées tout au long de l'histoire sicilienne, depuis le premier millénaire av. J.-C. jusqu'aux profondes transformations initiées après la création de la province, en passant par l'installation des Grecs sur l'île à l'époque archaïque. Les deux groupes de recherche, français et italien, sont partis du point de vue grec – diodoréen, pourrait-on même dire – qui est celui des deux éditrices, mais dans l'optique d'une confrontation du texte du Sicilien avec celui de son contemporain Cicéron, un auteur à bien des égards incontournable pour comprendre le fonctionnement de la République romaine à sa dernière extrémité, mais aussi un politicien personnellement lié à la Sicile. De fait, la patrie de Diodore a été le point de départ de la carrière de Cicéron : c'est en la défendant contre les exactions de Verrès que l'ancien questeur s'est ouvert un accès au milieu politique. Les deux écrivains partagent une connaissance personnelle approfondie de l'île et ont pour elle un attachement particulier ; constamment présente dans la *Bibliothèque*, elle fait l'objet des *Verrines* et apparaît de façon récurrente dans l'ensemble de l'œuvre de Cicéron.

L'enjeu que représente l'île dans chacun des deux corpus est très différent. Diodore est sicilien : son texte met en relief certains aspects de l'île qui semblent particulièrement chers à l'historien parce qu'ils sont spécifiques à son pays et parce qu'ils relèvent de son expérience personnelle. Cette proximité fait que son témoignage peut souvent être considéré comme authentique, dans la mesure où l'autopsie y tient autant ou davantage de place qu'une vision médiatisée par des auteurs antérieurs : c'est notamment le cas pour les mythes et les rites locaux dont il a probablement une connaissance personnelle, ou pour le caractère intrinsèquement métissé de la population sicilienne, dont il a fait l'expérience et dont il retrace l'histoire depuis les temps les plus reculés. Cicéron, en revanche, reflète surtout dans les *Verrines* les méthodes d'administration de la province, dont il a, lui aussi, une expérience personnelle et une connaissance historique. Malgré la différence de ces enjeux, nous avons tenté ici de comparer rigoureusement les représentations contemporaines de la Sicile proposées par les deux auteurs en examinant la façon dont les mêmes informations géographiques, historiques, religieuses et patrimoniales, issues d'un arrière-plan culturel gréco-romain partagé et d'une connaissance personnelle des lieux et des pratiques, sont mises en œuvre dans le cadre de projets différents. L'analyse a porté sur le choix des données, sur leur mode de présentation et sur la fonction des éléments siciliens dans l'économie d'ensemble de chaque œuvre. Pour chacun des quatre domaines définis (géographie,

histoire, religion, patrimoine), une étude a été consacrée à chaque auteur.⁵ Ces analyses parallèles ont permis d'établir des concordances entre les deux auteurs et de délimiter l'influence qu'a exercée sur eux l'esprit du siècle, mettant en lumière ce qui dans leurs œuvres relève d'une représentation collective de la Sicile en contexte romain au premier siècle av. J.-C. Mais elles révèlent surtout des décalages qui font ressortir la singularité de chacune de ces deux conceptions de la Sicile, singularité qui résulte à la fois de la différence entre les modalités et les objectifs d'écriture des deux auteurs et de la différence entre leurs origines et leurs perspectives personnelles, politiques, linguistiques et culturelles.

Ce volume comprend donc quatre parties consacrées respectivement aux visions transmises par les deux auteurs de la géographie de l'île (section I), de l'histoire de ses grands hommes (section II), de ses traditions et pratiques religieuses (section III) et de sa richesse patrimoniale (section IV). Chaque section présente une analyse du texte de Diodore et une de ceux de Cicéron. Nous avons initialement prévu une conclusion récapitulant les résultats de cette comparaison. Cette conclusion n'ayant malheureusement pas vu le jour, nous nous essayons ici, en guise de synthèse, à une récapitulation des lignes de partage que met en évidence la confrontation de ces couples thématiques.

1 La géographie

L'analyse de l'image que proposent Diodore et Cicéron de la géographie de la Sicile s'impose dès l'abord : l'accent mis par les deux auteurs sur la Sicile est motivé par l'expérience directe que tous deux ont eue de l'île, l'un en tant que Grec d'origine, l'autre en tant que Romain envoyé sur l'île pour y accomplir une tâche officielle. De l'île et de ses espaces, tous deux ont donc une connaissance de première main, de sorte que nous pouvons supposer que les références aux villes, aux fleuves, aux plaines et aux routes sont, pour l'un comme pour l'autre, étayées par une autopsie ou du moins par un contact rapproché avec des témoins locaux. Diodore et Cicéron ont tous deux été en mesure de recueillir ou de vérifier des données sur la géographie de l'île, pour les mentionner, les commenter ou les interpréter dans certains passages de leur œuvre. La description des lieux n'est cependant ni pour l'un ni pour l'autre une fin en soi - contrairement

⁵ Lors de la rencontre de Venise ont été tirés de chaque confrontation des bilans qui ont contribué à enrichir les contributions publiées ici. Nous exprimons notre amicale reconnaissance aux collègues qui ont mené ces discussions : A. Cohen-Skalli, A. Pistellato, C. Antonetti, F. Rohr et L. Mondin.

à ce qu'elle sera chez Strabon quelques années plus tard : la géographie ne représente pas pour eux un savoir à part entière, présenté comme ayant une valeur intrinsèque, mais n'apparaît que dans la mesure où elle est liée au projet intellectuel qu'ils poursuivent.

1.1 La géographie de Diodore

Chez Diodore, la géographie doit être comprise dans un sens plus culturel que physique. Elle est à interpréter d'une double manière : d'une part comme le produit d'une tradition poétique et historiographique qui, depuis Homère, la reconnaît comme unité et la valorise comme telle pour la richesse d'images, de noms et d'évocations qu'elle représente ; d'autre part comme arrière-plan ou lieu de projection de l'action humaine qui, dans le passé et le présent, utilise et transforme les éléments les plus caractéristiques de son espace physique : les fleuves comme voies de communication, les côtes comme débarcadères, les montagnes et les ravins comme lieux de culte. Il n'est donc pas surprenant que les informations sur la géographie soient étroitement liées aux mythes locaux, aux signes de la présence ou du passage de figures héroïques, à la pratique de cultes perçus comme caractéristiques du lieu où ils sont pratiqués (les prairies fleuries d'Enna, les eaux bouillantes de Palikè) dans une perspective qui n'est jamais simplement antiquaire ou érudite, mais qui s'efforce toujours de retrouver une ligne de continuité, un lien entre le passé et le présent. Un présent que l'on pressent plus qu'on ne le voit, étant donné l'état fragmentaire des derniers livres de la *Bibliothèque* ; mais il est manifeste que l'image donnée de l'île est à rattacher à l'époque de l'écriture de la *Bibliothèque* et à comprendre comme l'aboutissement et l'assimilation de traditions et d'autopsies antérieures. Ainsi, de manière apparemment paradoxale, la géographie la plus authentique et directe (parce que la moins dépendante des sources littéraires) est celle qui apparaît dans les livres traitant des âges mythiques, les premiers de la *Bibliothèque*, dans lesquels se dessinent les contours idéologiques de toute l'œuvre et dans lesquels, malgré ou grâce à leur caractère apparemment extérieur à l'histoire, se définissent les paramètres généraux dans lesquels situer toutes les *praxeis* ultérieures, c'est-à-dire l'histoire de l'humanité tout entière. Il s'agit sans ambiguïté d'une géographie anthropique et culturelle, dans laquelle l'espace physique devient visible en fonction d'une reconstruction idéologique (la tension progressive vers la civilisation incarnée par Héraclès, le héros culturel par excellence, ou par Dédale), de la valorisation d'une identité, voire d'un attachement personnel (comme dans le cas de la ville natale de Diodore, Agyrion). En plusieurs endroits, la Sicile apparaît comme une sorte de paradis, où l'homme, grâce à la faveur des dieux, a été et

est encore en pleine harmonie avec la nature, avec une terre représentée comme accueillante, accueillante et surtout exceptionnellement riche en ressources. Parmi ces dernières, une place essentielle est donnée aux céréales, évoquées à travers Déméter et Coré, auxquelles la Sicile est chère et qui continuent d'ailleurs à jouer un rôle central jusque dans l'identité religieuse de la Sicile romaine.

1.2 La géographie de Cicéron

Dans les *Verrines*, la nature du projet de Cicéron soustrait elle aussi l'espace géographique à l'objectivation descriptive et le ramène, d'une façon sans doute inévitable, à la subjectivité de l'auteur et à l'intention première de son projet littéraire. Il s'agit en effet d'une carte 'mobile', c'est-à-dire construite à la fois sur le trajet personnel de l'homme politique et sur la base des témoignages qui, en présentant les méfaits de Verrès, se doivent d'inscrire sur la carte un événement historique. Sur cette carte, la liste des villes citées ou au contraire passées sous silence est significative : elle révèle la logique qui détermine et guide la vision cicéronienne, logique conditionnée dans une certaine mesure par les intérêts que Rome cultivait dans la province. Ces derniers l'ont incité à privilégier certaines zones (la partie côtière et septentrionale) par rapport à d'autres qui, bien que plus anciennement peuplées, se trouvaient à la fin de l'époque républicaine dans une phase de récession. La géographie de la Sicile cicéronienne ne peut donc être interprétée qu'à l'aune de la logique politique et judiciaire qui a guidé le parcours de Cicéron, aussi bien dans ses visites aux communautés les plus touchées par les spoliations de Verrès que (et peut-être surtout) dans l'élaboration rhétorique et éminemment littéraire qui s'ensuit. Cette carte nous est utile à plusieurs titres : elle permet de reconstruire les cheminements antiques, d'identifier les centres urbains dont la localisation est aujourd'hui inconnue ou douteuse, ou encore de définir plus précisément les itinéraires et les points de jonction (intérieurs et côtiers) que Rome considérait comme essentiels pour la gestion des ressources de l'île. Le résultat final est une image contrastée où les éléments du paysage naturel (rivières, montagnes, promontoires) restent à l'arrière-plan, tandis que se détachent quelques lieux dont nous pouvons comparer l'image à la représentation qu'en donne Diodore.

1.3 Confrontation

L'élément dominant dans ces deux représentations, et peut-être le plus significatif, est sans aucun doute l'insularité, perçue par les deux auteurs comme un trait de caractère qui, bien que de manière

différente (déclinée par Diodore dans un sens fortement identitaire, valorisée par Cicéron dans ses implications très concrètes), détermine le rôle stratégique joué par l'île dans une perspective désormais méditerranéenne. Qu'ils parlent grec ou latin, en effet, l'historien et l'homme politique ne pouvaient manquer de comprendre et de représenter les multiples implications de la position géographique de l'île, *suburbana* vue de l'Urbs, mais aussi nœud central sur l'axe qui reliait Rome à l'Afrique. Pour l'un comme pour l'autre, la Sicile est riche de récits et de traditions locales qui, recueillis de manière plus ou moins médiatisée (récits oraux, écrits anciens, témoignages monumentaux), permettent de reconstruire des paysages réels et mentaux qui trouvent d'intéressants points de convergence dans la description d'Enna et la centralité de Syracuse. Les quartiers, les ports et les temples de Syracuse sont décrits par Cicéron et souvent évoqués par Diodore, qui – du moins dans les parties subsistantes de la *Bibliothèque* – voit dans l'antique colonie le centre de gravité de l'histoire de l'île.

Route d'Héraclès, route de Cicéron : la description de l'espace géographique sicilien a pour nos deux auteurs sa raison historique profonde, dans une perspective reconstructive et historiographique pour Diodore qui ancre son paysage dans un passé mythique, alors que Cicéron engage la dimension de l'espace dans un dialogue serré avec le présent. Si tous deux exaltent la richesse et la productivité de l'île, le premier le fait pour illustrer sa supériorité sur le reste de la Méditerranée, le second pour montrer l'utilité économique de la province pour Rome. Pour l'un, la Sicile est un acteur majeur de l'histoire – pour l'autre, une réserve de biens.

2 Les grands hommes

Le premier siècle av. J.-C. est celui où Rome, malgré la résistance des défenseurs de la République, tombe aux mains des grands hommes ; dans la lignée des conquêtes d'Alexandre et des monarchies orientales hellénistiques, c'est l'action individuelle de ces nouveaux héros qui détermine le cours de l'histoire.

2.1 Les grands hommes de Diodore

L'histoire de Diodore est celle de l'œuvre des grands hommes, qui en sont les principaux agents. Le passé comme le présent sont le résultat de leurs actes et décisions. Leur fonction est d'assurer la paix extérieure par leurs qualités militaires et l'équilibre et la prospérité intérieurs par leurs vertus politiques, transcrites en termes de qualités humaines et morales : bienveillance, bonne volonté, philanthropie,

σύνεσις (intelligence combinatoire). Les plus grands hommes (Alexandre, César) sont ceux qui parviennent par leurs conquêtes à élargir cette paix prospère à des territoires de plus en plus étendus, procédant ainsi à une unification progressive de ce tout organique qu'est la Méditerranée aux yeux de Diodore. Cette idée parcourt toute l'œuvre de l'historien et se reflète dans sa conception de l'histoire de la Sicile, où les souverains syracusains cherchent constamment à unifier leur territoire et à étendre leur domination sur la partie orientale de l'île et sur le Sud de l'Italie.

Les grands hommes de Sicile sont donc les souverains, et en particulier ceux de Syracuse – Gélon, Denys l'Ancien et Agathocle surtout, les autres étant moins illustrés. Ces Siciliens se distinguent des grands hommes de Grèce orientale par la qualité du portrait qu'en dresse Diodore, à la fois en termes de développement de la narration et de caractérisation psychologique des individus ; Diodore met en œuvre des procédés littéraires qui favorisent l'immersion du lecteur dans les épisodes de leur histoire. Cette différence est certainement due aux sources de l'historien, qui a accès, à travers le récit de Philistos (*via* Éphore ?) et celui de Timée, à des témoignages contemporains de ses personnages. Elle est liée aussi à l'implication de Diodore dans l'histoire locale de la Sicile : il a certainement connu très tôt le nom des tyrans et les récits qui s'y rapportaient ; peut-être même a-t-il vu, enfant, leurs portraits dans le temple d'Athéna à Syracuse – avant qu'ils ne soient emportés par Verrès en 73-71. Elle est liée, enfin, à l'intérêt de Diodore pour la pratique du pouvoir personnel : ces tyrans offrent des exemples contrastés d'une forme de pouvoir concentrée et durable qui fait dépendre la qualité du gouvernement des qualités morales d'un seul, alors que dans la démocratie les responsabilités sont plus dispersées. Si Diodore fait de Gélon le paradigme du bon gouvernant, il expose dans les personnages ambigus de Denys et d'Agathocle les limites d'un gouvernement où les qualités d'un individu ne suffisent pas toujours à compenser ses défauts. Ces tyrans servent de support à une philosophie politique du grand homme ; Diodore est plutôt favorable au pouvoir personnel et attiré par une vision individualiste et moraliste de l'histoire, qui prône des qualités personnelles plus que des modèles de gouvernement.

2.2 Les grands hommes de Cicéron

Le point de vue de Cicéron sur l'histoire de la Sicile est très différent, comme il apparaît clairement dans les *Verrines*. L'orateur cite dans ces discours un très grand nombre de personnages appartenant à l'histoire récente ou contemporaine. Héros conquérants, mais aussi magistrats de tout rang exerçant dans toutes les régions de la Méditerranée, ainsi que les membres du jury et leurs ancêtres, sont tour

à tour comparés à Verrès pour condamner l'attitude de ce magistrat abusif. Dans ce défilé figurent très peu de Siciliens, et aucun portrait détaillé, si ce n'est celui de Verrès, dessiné comme le contraire même du grand homme dont il définit en creux les qualités : honnêteté, désintéressement, générosité, capacités militaires.

Les individus cités par Cicéron dans les *Verrines* sont généralement impliqués dans l'histoire des relations soit entre Rome et la Sicile, soit entre Rome et les peuples conquis. Deux noms reviennent sans cesse : celui de Marcellus, dont Cicéron célèbre le comportement qu'il donne pour exemplaire lors du siège de Syracuse en 213, à l'issue duquel le général évita le pillage de la ville ; et celui de Scipion Émilien, qui en 146, après la prise de Carthage, restitua aux villes grecques de Sicile les œuvres d'art pillées par les Carthaginois. Les deux personnages ont en commun trois traits distinctifs : ce sont des militaires conquérants ; leur intervention a été décisive pour l'histoire de Rome ; ils ont, enfin, œuvré aux relations entre Rome et la Sicile. Cicéron impose comme modèle, face à une classe politique romaine corrompue, ces conquérants généreux qui respectent les populations qu'ils dominent et les enrichissent au lieu de les dépouiller. Aussi bien dans le cas général des régions sous domination romaine que dans le cas particulier de la Sicile, première et proche province romaine, Cicéron dessine les qualités du bon gouvernement qui doit allier sens stratégique, bienveillance et honnêteté. Contrairement à ce qui se passe chez Diodore, la mention des grands hommes ne trace donc pas une histoire nationale de la Sicile, mais une histoire de la domination romaine sur sa province, avec ses grandes réussites et ses erreurs, dues à un essaim de magistrats aux qualités diverses.

L'histoire de l'île avant la domination romaine n'intéressant guère Cicéron, les tyrans de Sicile n'apparaissent qu'exceptionnellement dans les *Verrines*, où le terme *tyrannus* est surtout utilisé pour qualifier le comportement de Verrès (comme ailleurs celui de Catilina). Dans les *Verrines*, Cicéron n'évoque les tyrans historiques que dans deux perspectives. C'est d'abord pour souligner leur cruauté, à la fois en écho au topos anti-tyrannique gréco-romain et pour mettre en abyme celle de Verrès. L'adjectif *crudelis* est régulièrement accolé à *tyrannus* dans une expression formulaire récurrente, parfaitement représentée dans la phrase *tulit enim illa quondam insula multos et crudelis tyrannos* (Cic. 2 *Verr.* 5.145). Phalaris est ainsi évoqué deux fois à propos du taureau qui lui servait d'instrument de torture. Mais les tyrans sont aussi cités dans les *Verrines* comme à l'origine des richesses anciennes de Syracuse, spoliées par Verrès. C'est le cas des 27 portraits des tyrans conservés dans l'Athénaion de Syracuse avec les tableaux d'une bataille livrée par Agathocle ; ou encore des phalères précieuses ayant appartenu à Hiéron (Cic. 2 *Verr.* 4.29) et de son palais, habité par les préteurs et cité trois fois dont une comme *regia domus* (2 *Verr.* 5.80). Les Latomies sont célébrées

pour leur magnificence (*opus est ingens, magnificum, regum ac tyrannorum* ; Cic. 2 *Verr.* 5.68), avant d'être disqualifiées comme *carcer a crudelissimo tyranno Dionysio factus* (5.143). Le dernier souverain de Syracuse, Hiéron II, est même loué pour la qualité de sa loi sur la taxe frumentaire versée aux Romains : la *lex Hieronica*, citée une vingtaine de fois dans les *Verrines*, le rendit honorable aux yeux des Romains, ainsi, selon Cicéron, qu'à ceux des Siciliens (*Siculis carissimus fuit* ; Cic. 2. *Verr.* 3.15) – opinion qui émane visiblement d'un Romain approuvant la soumission du dernier tyran de Sicile à la puissance romaine.

La présence des tyrans siciliens est plus affirmée dans le reste de l'œuvre de Cicéron ; là encore, ils symbolisent parfois la cruauté qui peut résulter de la pratique personnelle du pouvoir, thème cher à Cicéron, mais aussi, souvent, la richesse matérielle et culturelle des anciennes cités grecques. Phalaris est ainsi mentionné une quinzaine de fois, davantage comme archétype de cruauté que comme personnage historique, et Denys condamné pour son attitude envers Platon (par ex. *Rab. Post.* 23) ; mais ni les violences de Denys ni celles d'Agathocle (qui n'apparaît chez Cicéron que sur les tableaux de l'Athénaion et à propos d'un rêve d'Hamilcar) ne sont mentionnées. En revanche, la seule évocation de Gélon dans l'œuvre de Cicéron célèbre la richesse du manteau d'or offert par le tyran à la statue de Jupiter à Olympie (*Nat.* 3.83). Hiéron I apparaît dans le *De natura deorum* où, en tyran adepte de philosophie, il interroge Simonide sur la nature des dieux (*Nat.* 1.60) ; Dion est évoqué plusieurs fois comme élève et ami de Platon (par ex. *Or.* 3.139 ou *Off.* 1.155). Même Denys II, lorsque sa fin lamentable le condamne comme dirigeant, gagne sa vie comme professeur de lettres (*Tusc.* 3.27). Hormis Phalaris, Cicéron ne mentionne que des tyrans syracusains : il ne cite pas les noms pourtant célèbres d'Hippocrate de Géla, Térillos d'Himère ou Théron d'Agrigente, non plus que ceux d'Hermocrate ou de Dioclès ; Timoléon n'est nommé qu'une fois, sans qu'il soit fait mention de son activité politique. Le seul portrait détaillé d'un grand homme sicilien par Cicéron est celui qui figure dans les *Tusculanes* (*Tusc.* 5.57-63) : rapportant la vie de Denys l'Ancien, il détaille les angoisses du pouvoir personnel et leurs dérives dans la vie quotidienne du tyran pour les opposer au paisible bonheur que connaît l'érudit, représenté par Archimède.

Pour Cicéron, l'histoire politique de la Sicile n'est pas un objet en soi, même dans les *Verrines* où seule l'histoire de la gestion d'une province est mise en scène. Il la connaît pourtant, puisqu'il cite les tyrans dans le reste de son œuvre ; mais l'histoire culturelle de l'île intéresse le philosophe bien plus que son histoire politique, et les grands hommes de Sicile apparaissent surtout dans son œuvre en écho aux richesses anciennes qu'ils ont produites.

2.3 Confrontation

Diodore et Cicéron sont bien de leur temps : tous deux, parlant de la Sicile, mettent au centre de leur exposé une figure du bon gouvernant qui allie qualités militaires et morales. À une époque où le pouvoir personnel est une question centrale, l'un et l'autre utilisent les exemples historiques pour définir cette figure et, *a contrario*, celle du mauvais gouvernant qui abuse de son autorité et maltraite les populations en son pouvoir. Ce mauvais gouvernant est personnifié au présent par Verrès chez Cicéron ; chez Diodore, des personnages complexes du passé, en particulier Agathocle, assument la représentation à la fois des qualités et des défauts d'un individu au pouvoir. Là où Diodore cite des Siciliens, Cicéron cite des Romains : chacun rappelle les grands hommes de sa patrie, avec son propre répertoire d'exemples à suivre ou à condamner. Les livres perdus de la *Bibliothèque historique* présentaient toutefois, eux aussi, toute une galerie de magistrats et de généraux romains,⁶ dont les fragments du texte que nous avons conservés ne permettent pas toujours de comprendre la place dans la construction du récit ; les administrateurs romains de la Sicile y apparaissent souvent sous un jour défavorable, dans lequel Diodore met en relief leur incapacité et leur vénalité. La présence de certains gouverneurs modèles, comme L. Asellius, ou généraux justes et généreux, comme Scipion ou Pompée, montre toutefois que Diodore ne limitait pas son réservoir de modèles aux tyrans siciliens. La figure de Hiéron II, qui apparaît à la fois chez Diodore et chez Cicéron, est particulièrement intéressante : S. Pittia propose d'y voir l'image idéalisée, construite au premier siècle, d'un souverain louable parce qu'il a favorisé le rapprochement entre Rome et la Sicile.⁷ Diodore prône l'unité et la paix, Cicéron le juste gouvernement : les perspectives du Grec conquis et du Romain conquérant convergent dans la représentation commune d'une autorité qui, obtenue par la force militaire, doit être exercée avec douceur et respect des sujets.

En revanche, les deux écrivains adoptent sur les tyrans de Sicile des perspectives très différentes. Comme Diodore, Cicéron est sensible à l'ambiguïté de la représentation qui parcourt l'historiographie depuis Hérodote et qui mélange deux traditions : la tradition archaïque des tyrans éclairés qui ont apporté la paix à la cité et ont favorisé son développement économique et culturel ; et la tradition classique, développée en Grèce orientale après le renversement des

⁶ Voir l'étude précise de Pittia 2011, en particulier 213-18.

⁷ Pittia 2011, 215 : « Pour Cicéron, la figure du bon roi et la *lex Hieronica* servaient à justifier bien des formes de la domination romaine, notamment l'empreinte fiscale de Rome sur le territoire provincial. Pour Diodore et pour les Siciliens en général, il se pouvait que Hiéron incarnât le dernier des chefs d'État de la Sicile 'indépendante' ».

tyrans, qui montre le tyran en monstre sanguinaire et transgressif. Mais de la première, Cicéron ne retient que les richesses qui subsistent d'une époque ancienne, alors que Diodore présente en Gélon, archétype du dirigeant idéal dont les vertus font la prospérité du peuple, un modèle intemporel qui pourrait s'incarner dans un monarque contemporain. De la seconde, Cicéron extrait le *topos* du tyran abusif dont il fait un usage conventionnel pour condamner le pouvoir personnel, source de souffrances pour le peuple et pour le gouvernant ; Diodore, en revanche, est plutôt favorable à une forte concentration des pouvoirs, la dilution des responsabilités dans des oligarchies ou des démocraties aboutissant généralement dans la *Bibliothèque* à des désordres (comme en témoignent ceux qui agitent la Sicile entre la chute des Deinoménides et l'arrivée au pouvoir de Denys). La complexité des portraits que dresse le Sicilien de Denys l'Ancien ou d'Agathocle montre toutefois que Diodore, sans naïveté, définit les qualités du grand homme – qualités militaires, politiques et morales qui sont aussi celles que Cicéron exige du bon gouvernant – sans croire qu'elles sont fréquemment rassemblées dans un même homme.

3 Récits mythiques et pratiques religieuses

L'étude de la géographie de l'île a déjà mis en évidence la centralité des mythes et des cultes dans la représentation de l'île transmise tant par la littérature grecque que par l'expérience personnelle des hommes de la fin de l'époque républicaine. En étudiant de près ces mythes et ces cultes, nous percevons plus clairement la convergence des perspectives des deux auteurs : à partir de points de vue différents, tous deux reconnaissent dans la spécificité religieuse de la Sicile à la fois un caractère distinctif de son identité et une donnée très concrète des modes de vie locaux, qui importent l'un et l'autre dans la gestion politique et idéologique de son brillant patrimoine culturel.

3.1 Récits mythiques et pratiques religieuses chez Diodore

Le recensement des mythes, des cultes et des sanctuaires dans l'œuvre de Diodore, qui donne un résultat très riche en termes de données et d'observations, représente l'une des grilles d'analyse les plus prometteuses et les plus stimulantes pour aborder la *Bibliothèque*. Ces données peuvent être lues à différents niveaux, dont le dialogue contribue à monter une trame cohérente et dense qui soutient le tissu narratif de l'œuvre et manifeste un projet idéologiquement cohérent et précisément ciblé. Diodore, en effet, ne s'est pas contenté de collecter le matériel : il l'a consciemment sélectionné, assimilé et recomposé, restituant une image de l'île délibérément unifiée.

Dans les livres consacrés aux mythes grecs, les traditions siciliennes occupent une place privilégiée : Diodore en avait certainement une connaissance détaillée et était peut-être, plus banalement, mû par une forme de *Lokalpatriotismus*. Mais il faut aussi envisager la possibilité qu'il ait considéré la Sicile comme véritablement exemplaire de l'action des dieux et des héros et donc représentative d'un horizon hellénique plus large. C'est ce qui ressort du portrait qu'il dresse d'Héraclès qui, dans ses exploits occidentaux, actualise toutes les potentialités qu'il manifeste dans d'autres parties du monde grec : puissance civilisatrice, capacité à modifier le paysage naturel et à marquer de manière indélébile le paysage religieux. C'est surtout manifeste dans l'image qu'il donne de Déméter et de Coré, divinités de premier plan dans l'ensemble du monde grec, mais auxquelles il attribue avec l'île une relation primordiale dont la plénitude se manifeste dans la fertilité et la beauté du paysage. Ces mythes, en premier lieu celui de Déméter, jouent un rôle central dans le récit diodoréen, organisant autour d'eux des cycles que l'on peut définir comme 'mineurs' et créant des liens narratifs et topographiques entre les différentes parties de l'œuvre, en particulier entre les premiers livres concentrés sur les récits mythiques et les suivants, explicitement historiques.

Dans ces derniers, la Sicile se déploie dans toute sa pluralité et sa richesse, même si l'approche très personnelle et peu explicite qu'adopte Diodore l'amène à privilégier certains cultes et certains sanctuaires (par exemple ceux de Syracuse ou le lieu de culte des Paliques) et à en négliger d'autres qui nous semblent tout aussi importants. Diodore sélectionne toujours, et le fait en combinant au coup par coup trois registres différents - politique, militaire, économique - qui l'amènent à valoriser un rite, un sanctuaire, un culte et souvent à travers eux une figure, divine, héroïque ou historique.

Le monde des dieux et le monde des hommes sont articulés par Diodore dans une perspective qui met en avant l'individu et l'évergésie. Les actes des grands hommes de Sicile manifestent le lien qui s'établit nécessairement entre le pouvoir personnel et la dimension religieuse : les cérémonies qu'ils dirigent et les offrandes qu'ils consacrent donnent l'occasion de montrer la vertu, l'habileté et la capacité de médiation avec les dieux des bons gouvernants, aussi bien que l'impiété de ceux qui ne respectent pas ce qui est sacré. Cette forte tendance morale imprègne toute la représentation de l'horizon religieux.

Ce dernier contribue aussi à assurer la cohésion des données spatiales et temporelles du récit historique : les cultes créent des liens entre des temporalités différentes, mettent en relation la description géographique avec les événements historiques, ramènent à l'unité une réalité intrinsèquement multiculturelle et multiethnique. En vertu de son ancienneté et de son positionnement aux sources de la civilisation, la Sicile devient le paradigme d'une histoire religieuse

exemplaire, capable d'intégrer progressivement des composantes diverses jusqu'à être culturellement prête à l'unité politique réalisée en fin de compte par le pouvoir de Rome.

Bien que nourrie de traditions, de passé et de mémoire, la représentation diodoréenne des mythes et des cultes doit être replacée dans le présent de l'écriture : elle y manifeste une affirmation du rôle que l'île a tenu non seulement culturellement et stratégiquement dans l'histoire de la Méditerranée occidentale, mais aussi et surtout dans le dépassement de tout conflit, y compris religieux, sous le signe d'un nouvel équilibre et d'une nouvelle phase de civilisation représentée par la culture gréco-romaine.

3.2 Récits mythiques et pratiques religieuses chez Cicéron

La représentation qui émerge des *Verrines* est quant à elle explicitement ancrée dans le présent, miroir d'une expérience personnelle qui, à la différence de celle de Diodore, est placée dans le cadre bien défini de la collecte de témoignages et de preuves. Au premier degré, le regard de Cicéron sur la religion de l'île est extérieur et apparemment objectif, puisque le tableau qu'il dresse des cultes et des sanctuaires est le miroir fidèle de la série des actes d'impiété accomplis par Verrès. Un examen plus approfondi révèle cependant la subjectivité de la représentation de Cicéron, qui utilise habilement le thème de la *pietas* trahie pour montrer la condamnation de l'accusé comme une décision inévitable et nécessaire. Le sentiment religieux joue un rôle essentiel dans cette condamnation : il suscite l'émotion, l'indignation, appelle une punition exemplaire. Le respect de la religion devient une arme vengeresse qui unit Romains et provinciaux, tous également horrifiés par les sacrilèges du propréteur dont l'attitude prédatrice envers les objets est le symptôme d'une impiété plus grave encore envers les dieux.

C'est surtout dans le *De signis* que cette attitude éthique s'oppose à la dimension culturelle de pratiques et de lieux reconnaissables dans la Sicile réelle : une topographie religieuse est ainsi tracée qui comprend des villes célèbres et des localités moins connues, des vols de biens privés et des spoliations de biens publics. Ce sont surtout ces derniers qui nous offrent une image de certains des lieux, temples et sanctuaires, les plus chers à la tradition religieuse sicilienne, qu'il s'agisse de grands temples urbains ou de centres de culte plus modestes en milieu rural. Nous y trouvons, comme il se doit, des points de rencontre avec la topographie religieuse décrite dans la *Bibliothèque* diodoréenne, en particulier les nombreux temples dédiés en Sicile à Cérès et à Proserpine et surtout la plaine d'Enna, cadre du rapt de Proserpine qui suffit en lui-même à sacraliser Enna et son territoire ; même dans le cas de cette description d'un paysage, la

sacralisation de l'espace et de l'atmosphère est utilisée comme circonstance aggravante dans l'accusation portée contre Verrès. En effet, en exposant les preuves et les témoignages collectés sur l'île, Cicéron n'oublie jamais son auditoire, continuellement appelé à partager son indignation envers une impiété qui finit par attenter à la religion même des Romains, d'autant plus reconnaissable que les dieux siciliens sont systématiquement désignés par leur nom latin.

Le jeu de références communes qu'établit Cicéron entre le scénario sicilien et le public romain explique un certain nombre de réticences, comme celles qui s'attachent au culte de Vénus Érycine, important aux yeux des Romains, mais dévalué par l'attachement que lui portait Verrès ; d'habiles déformations par rapport aux traditions locales, comme celle qui réduit les Déesse mères d'Engyon à une *Magna Mater* familière aux Romains ; le fait aussi que la valeur religieuse et mémorielle devient primordiale dans la représentation donnée des objets d'art raffinés dont s'est emparé Verrès, l'argenterie familiale devenant ainsi un ensemble d'objets de culte pieusement transmis, et les nombreuses statues, surtout, faisant l'objet d'une dévotion si fervente qu'elles en deviennent la métonymie de la divinité elle-même. La rhétorique de Cicéron suit habilement la ligne de crête qui partage similitude et distance entre les sentiments religieux des Romains et des Siciliens : unis dans la *religio* et la *pietas*, ils sont séparés par le goût tout grec pour le luxe et les œuvres d'art, ce dernier n'étant rendu partiellement acceptable que par l'excuse d'un attachement religieux aux objets que Cicéron présente comme une forme de superstition.

3.3 Confrontation

Davantage peut-être que pour les autres thèmes abordés dans ce volume, la confrontation des représentations des cultes et de la religion en Sicile dans les textes de Diodore et Cicéron révèle le caractère problématique d'une comparaison entre deux projets mettant en œuvre, face à un même objet, des stratégies de description et d'interprétation très différentes.

Les deux auteurs montrent une Sicile extrêmement riche en sanctuaires, en cultes, en signes de l'omniprésence de divinités qui témoignent à l'île une faveur particulière. Dans les deux corpus, certains lieux et certains cultes se distinguent, que les deux écrivains perçoivent comme caractéristiques et identitaires, parce qu'ils sont porteurs d'un patrimoine mémoriel largement reconnu à la fin de l'époque républicaine. Mais alors que Diodore s'attache aux mythes, aux traditions et aux pratiques rituelles, Cicéron se concentre avant tout sur les lieux et les objets, avec un intérêt pour leur dimension concrète qui s'explique par la nature même de l'affaire judiciaire. Le

recoupement entre la topographie religieuse de Diodore et celle de Cicéron, même s'il s'y trouve plus d'un point commun, ne peut produire une liste des principaux lieux de culte ou des principales divinités de la Sicile républicaine, tant est différente l'intention dans laquelle l'un et l'autre ont passé au crible et sélectionné des matériaux parmi la moisson de ceux qu'ils avaient sous les yeux.

Ces profondes divergences ne doivent pas faire oublier qu'il est un point sur lequel les deux auteurs s'accordent : c'est l'affirmation sans ambiguïté de l'importance des cultes siciliens et des traditions mémorielles et rituelles qui leur sont liées, et la conscience que ces cultes et traditions pouvaient constituer un terrain d'entente privilégié entre l'horizon grec auquel appartenaient tous les Siciliens et la nouvelle perspective romaine. Religion et *pietas* deviennent alors les vecteurs privilégiés d'une rencontre sur la terre sacrée de Sicile, où, malgré des origines et des sensibilités différentes, Grecs et Romains partagent lieux et divinités, montrant la possibilité d'une conjonction heureuse bien au-delà du procès de Verrès, sous le signe d'une empathie et d'une reconnaissance réciproques.

4 Le patrimoine sicilien

La richesse de la Sicile est un topos de la littérature antique. Ses mythiques ressources céréalières sont célébrées par les poètes et les historiens ; nombreux sont aussi, depuis Pindare, ceux qui vantent ses monuments, en particulier ceux de la πολύχρυσος Agrigente⁸ ou de la magnifique Syracuse. Ces richesses patrimoniales, qu'elles soient architecturales ou artistiques, sont amplement représentées dans les textes de Diodore et de Cicéron, mais à des titres bien différents.

4.1 Le patrimoine sicilien chez Diodore

Diodore, comme la plupart des historiens antiques, s'intéresse peu au patrimoine dans sa matérialité - nous entendons ici par « patrimoine » un ensemble de biens hérités des générations précédentes ; alors que le patrimoine consistant en traditions mythiques, religieuses et historiques est au cœur de l'œuvre de Diodore, le patrimoine matériel y reste marginal.

L'historien évoque peu d'objets ou de statues. Les uns et les autres sont généralement liés aux cultes ; les objets mentionnés - bélier (ou ruche) d'or offert par Dédale dans le sanctuaire d'Aphrodite Érycine, armes prises aux ennemis consacrées par les souverains vainqueurs,

⁸ Vallet 1996.

objets de métaux précieux – sont des offrandes conservées dans les temples ; les statues – l'Apollon de Géla, le Zeus Éleuthérios de Syracuse, les statues chrysoléphantines envoyées à Delphes et à Olympie par Denys – sont généralement mentionnées non comme des œuvres d'art, mais comme des objets du culte. Il y a toutefois quelques exceptions : les belles statues d'Agrigente témoignent de la richesse de la ville et non de sa piété ; le taureau de Phalaris, symbole de cruauté, n'est consacré aux dieux que dans un fragment incertain du texte ; une statue d'Agathocle où des abeilles font leur nid est un présage de grandeur. La connotation essentielle des œuvres d'art chez Diodore reste toutefois culturelle ; la richesse des Agrigentins, ne ressortissant pas du domaine religieux mais d'une *τυροφία* qui témoigne d'un mauvais usage de la prospérité, est condamnable et cause la destruction de la cité.

Plus que beaucoup de ses collègues, Diodore évoque ou décrit en revanche des édifices, soit parce qu'ils lui semblent être des réalisations majeures de l'humanité, soit parce qu'ils lui sont personnellement connus – ce dernier trait expliquant que la plupart de ces édifices se trouvent en Égypte ou en Sicile.⁹ Du patrimoine sicilien, Diodore retient essentiellement la parure architecturale des villes, en particulier leurs sanctuaires. Les édifices attribués à Dédale,¹⁰ les constructions entreprises à Agrigente après la victoire d'Himère et mises à sac par Himilcon, les remparts et bâtiments construits à Syracuse par Denys l'Ancien et Agathocle, les édifices d'Agyrion, les tombeaux des grands hommes jalonnent le récit sicilien de l'historien.

Édifices, offrandes et statues apparaissent sous deux aspects. Richesse passagère, ils sont menacés de destruction et de pillage, reflétant la versatilité de la fortune et la fugacité des biens humains. Mais ils sont aussi valorisés en tant que témoins et symboles de périodes de prospérité. Leur construction est le fait de grands hommes bienfaiteurs qui, par leurs entreprises architecturales, améliorent le cadre de vie des citoyens, de même que leur piété enrichit les offrandes des sanctuaires.

Dans l'œuvre de Diodore, les œuvres d'art et monuments de Sicile sont donc fortement liés à l'image des grands hommes ; s'ils n'intéressent pas Diodore pour leurs qualités techniques et esthétiques, ils sont pour lui le symbole d'une prospérité collective. Le grand homme modèle, tel Gélon, contribue à enrichir la cité ; au contraire, le mauvais monarque, tel Agathocle, s'approprie injustement les richesses de la communauté, comme le fait l'haïssable Carthaginois, et tous deux sont punis de leurs sacrilèges par les dieux.

⁹ Durvy 2016.

¹⁰ Analysés par Robert 2011 sous l'angle de la méthode historique de Diodore.

4.2 Le patrimoine sicilien chez Cicéron

La position de Cicéron vis-à-vis des œuvres d'art et des édifices siciliens est différente et souvent ambiguë. Dans les *Verrines*, dont l'objectif est d'établir la réalité des vols commis par Verrès, l'orateur dresse des listes d'objets précieux et de statues dérobées en Sicile dans les temples et chez les particuliers. Il est alors partagé entre deux nécessités liées à sa *persona* d'accusateur : d'une part, il lui faut mettre en exergue la qualité et le prix des objets dérobés pour alourdir l'accusation ; d'autre part, il doit éviter de donner de lui-même l'image, qui le desservirait, d'un antiquaire esthète ou d'un philhellène érudit. Ses descriptions oscillent donc entre valorisation des objets, à la fois par leur ancienneté, par leur qualité technique, par leur prix et par le renom des artistes dont ils sont les œuvres (Myron, Boëthos, Polyclète), et distance critique envers leur valeur artistique. Un des procédés employés par l'orateur pour éviter cette difficulté est d'insister, par la contextualisation des objets, sur leur caractère cultuel : le vol prend alors les dimensions d'un sacrilège et sa gravité ne tient plus à la valeur esthétique des objets dérobés.

Les *Verrines* n'abordent le patrimoine architectural sicilien que dans la faible mesure qu'implique cette contextualisation des objets : les édifices, *sacrarium* d'Heius ou temple d'Athéna à Syracuse, ne sont guère que les contenants des richesses mobilières. L'objet est au cœur du discours en tant qu'il est spolié et illustre par là l'incapacité politique et l'impiété de Verrès, contre-modèle des pieux dirigeants évergètes décrits par Diodore et repris par Cicéron dans les figures des conquérants romains désintéressés que sont Marcellus et Scipion Émilien.

Le reste de l'œuvre de Cicéron manifeste toutefois une attitude assez différente envers la culture matérielle sicilienne. Dans la *République*, il offre de Syracuse une image magnifique, célébrant citadelle, port, maisons, larges rues, portiques et remparts (*Rep.* 3.43) ; dans les *Tusculanes*, le récit de sa découverte du tombeau d'Archimède montre sa fine connaissance de l'histoire et de la topographie de la ville – une connaissance supérieure à celle qu'en ont les Syracusains eux-mêmes. S'il n'évoque le taureau de Phalaris que comme un symbole de la cruauté des monarques, il montre en revanche de nombreuses reprises sa connaissance des richesses culturelles siciliennes.

4.3 Confrontation

Haut lieu de la tradition grecque depuis ses premiers temps, première province romaine, la Sicile est un foyer à la fois d'ancien développement de l'art et de transmission de la culture grecque aux Romains. Diodore comme Cicéron glorifient cette ancienneté et cette richesse, célébrant la magnificence des biens publics des temples et

des biens privés des individus. Mais là où le Grec insiste sur les traditions culturelles, le Romain valorise aussi les richesses matérielles. Le second apprécie la fortune d'une région conquise et la prospérité d'une province dont Rome tire des revenus, autant qu'il admire la culture qui s'y est autrefois épanouie et qu'il maîtrise désormais mieux que les Siciliens. Le premier, après la conquête, adopte une perspective philosophique en soulignant la fugacité des biens matériels et en condamnant la violence des destructeurs. L'un, à la fois philhellène, politicien et administrateur, considère la Sicile comme une ressource économique et culturelle à bien gérer ; l'autre exalte, à titre mémoriel, les anciennes gloires de son île. Pour tous deux, l'évocation des richesses de l'île est aussi un biais qui permet de définir les qualités du bon gouvernant, dont le rôle est d'augmenter (selon Diodore) ou de préserver (selon Cicéron) le patrimoine de la région qui lui est soumise ; mais là où le conquérant ou le monarque abusif est châtié par les dieux chez Diodore, c'est de la justice romaine que Cicéron attend la condamnation du magistrat véreux.

5 Conclusion

La lecture analytique des contributions révélera d'autres pistes et d'autres perspectives. Mais avant de laisser la parole aux auteurs de ce volume, nous souhaitons proposer quelques brèves réflexions en marge de cette expérience. Notre démarche de comparaison a été un exercice expérimental, sans résultat prédéfini ni thèse à démontrer, qui avait pour but de mettre en regard non seulement deux auteurs anciens, mais aussi des traditions différentes d'étude et d'approche des textes. Le résultat est éclairant : il révèle, une fois de plus, que la reconstruction historique ne peut faire abstraction ni du point de vue adopté par les auteurs anciens, ni de celui que choisissent les chercheurs modernes pour aborder les textes. Et plus l'objet a des contours définis et reconnaissables, comme c'est le cas de la Sicile, plus les différences de regard sont révélatrices du profil de l'observateur.

Certains éléments sont présents de manière récurrente dans les portraits de la Sicile que tracent Diodore et Cicéron. Ils constituent la trame de la comparaison entre nos deux auteurs : ce sont la spécificité insulaire de la région, l'importance de la Sicile en Méditerranée dans une perspective géographique et stratégique, l'affirmation de la richesse de l'île en termes de ressources, essentiellement agricoles, et de traditions culturelles. La convergence entre Diodore et Cicéron sur ces thèmes n'est ni occasionnelle ni superficielle : elle reflète une image de la Sicile largement codifiée, au premier siècle av. J.-C., selon certaines lignes de force qui en dessinaient le contour d'une façon assez univoque. Nos deux auteurs, en d'autres termes, n'ont pas transmis seulement le fruit de leur expérience personnelle

de l'île, mais ont aussi retracé les traits dominants d'un stéréotype appuyé par une solide tradition.

Sur ce fond général se dessinent cependant d'autres motifs communs qui innervent de l'intérieur la représentation de l'île proposée par la *Bibliothèque* et les discours cicéroniens, et qui correspondent de façon plus spécifique aux intérêts de l'historien et de l'orateur. Tous deux sont sensibles à certains paysages, aux traditions mémorielles, à la géographie des cultes et des monuments, à l'empreinte laissée par certains personnages de pouvoir, tant grecs que romains : les analyses qui suivent montreront en détail les consonances et les dissonances entre les deux œuvres, dont l'apparition de ces motifs communs permet d'affiner la comparaison. Celle-ci toutefois ne porte pas tant sur les données évoquées, faits, lieux ou objets, que sur l'attitude et les intentions des deux auteurs. Les priorités de l'un ne sont pas celles de l'autre : Diodore a à cœur de définir une identité sicilienne qui ne peut être réduite à une célébration de l'origine locale de l'historien, mais dans laquelle il met en avant une appartenance profonde à la grécité nourrie par une histoire très ancienne et légitimée par elle. Cicéron ressent au contraire l'émergence du présent, qui se joue non pas tant en Sicile qu'à Rome et qui constitue la ligne de force de toute son argumentation. Il est vrai que la connaissance partielle que nous avons de la seconde moitié de l'œuvre de Diodore fausse notre lecture en occultant des éléments du passé récent et du présent de l'historien que nous ne pouvons que deviner ; il est clair toutefois que la distance entre les deux auteurs se creuse lorsque l'on envisage leur rapport au temps.

Pour un historien et un orateur, le passé et le présent ont un poids et une valeur différents ; les notions de témoignage et de preuve n'y ont pas le même sens. En suivant le regard de Cicéron, nous percevons la nécessité de rendre compte d'une responsabilité administrative, le sens de la fonction et du service qu'il remplissait, la prévalence de l'histoire de Rome qui a fini par absorber, entre autres, celle de la Sicile, la volonté enfin d'assurer une bonne gestion de la province et de restaurer l'ordre et la confiance en Rome ; la vérité sur laquelle il construit ses discours est d'ordre judiciaire, et donc particulière, mais elle est porteuse d'un message politique général clair et pressant. La vérité que recherche Diodore, en revanche, est d'ordre historique ; c'est vers elle qu'il dirige une argumentation certes construite rhétoriquement, mais qui elle aussi s'appuie sur des témoignages, des documents et, puisqu'il s'agit de la Sicile, sur l'autopsie. Dans cette perspective, le poids du passé et celui du présent sont très différents pour l'un et pour l'autre – à en juger du moins d'après ce qui nous est parvenu des œuvres.

Et pourtant c'est peut-être dans une dimension temporelle que les deux textes se rejoignent finalement : une dimension qui n'a trait ni au genre des œuvres, histoire universelle ou discours oratoire, ni

aux instruments de leurs investigations, mais à une perspective idéologique sur laquelle un Grec et un Romain de la République tardive pouvaient, en définitive, s'accorder. En soulignant la situation particulière de l'île en Méditerranée entre Rome et la Grèce, la *religio* et la *pietas* dans lesquelles, malgré leurs différences de concepts et de pratiques, Grecs et Romains pouvaient trouver un terrain d'entente, ou encore la transmission de la culture et de l'art grec à Rome, les deux écrivains partageaient, au moins implicitement, une idée de l'avenir du monde méditerranéen. Le fait que Diodore et Cicéron s'interrogent tous deux avec insistance sur les caractéristiques et les qualités des bons gouvernants montre qu'il ne s'agit pas seulement d'une idée abstraite ou théorique : même si chacun puise dans son propre répertoire de figures (positives ou négatives), tous deux esquissent et espèrent une autorité capable de combiner des capacités militaires avec des qualités politiques et morales. Les deux auteurs composent nécessairement cette figure de l'autorité dans des perspectives différentes. Cicéron se présente et parle comme la voix de la Ville dominante alors que Diodore est 'seulement' un Grec de province ; son point de vue externe s'oppose au point de vue interne de Diodore et, alors que le Grec d'Agyrion est en contact direct avec les traditions et l'histoire de son île, le Romain se voit contraint à une longue enquête et à de véritables voyages de reconnaissance.

Chez les deux auteurs, un avenir commun est placé sous le signe d'une sorte de téléologie qui voit dans la civilisation gréco-romaine le plus grand progrès de l'humanité. Tous deux s'accordent à penser que la Sicile a joué et joue encore à leur époque un rôle important dans ce processus, ne serait-ce que parce qu'elle a été le premier territoire de langue grecque conquis par Rome en dehors de l'Italie et le premier où furent expérimentées de nouvelles formules de gestion. Pour des raisons historiques, la Sicile représente pour eux le point de jonction nécessaire entre Rome et la culture grecque. Cette articulation est vécue et présentée par les deux auteurs de manière différente mais non opposée : Diodore tend à démontrer l'intégration nécessaire et non hiérarchique de la culture grecque du côté romain ; Cicéron, plus oscillant, ne passe pas sous silence l'altérité des modes de vie dont il a fait l'expérience en Sicile grecque, mais met toujours en avant la centralité de cette province fidèle dans la recherche d'un équilibre méditerranéen entre les deux pôles représentés par la Grèce et par Rome.

Bibliographie

- Alfieri Tonini, T. (éd.) (2008). « 'Mythoi' siciliani in Diodoro ». *Aristonothos*, 2.
- Cohen-Skalli, A. (éd.) (2019). *Historiens et érudits à leur écritoire. Les œuvres monumentales à Rome entre République et Principat*. Bordeaux.
- Collin Bouffier, S. (éd.) (2011). « Diodore d'Agyrion et l'histoire de la Sicile ». Suppl. 6, *DHA*.
- Dubouloz, J. ; Pittia, S. (éds) (2007). *La Sicile de Cicéron. Lectures des Verrines = Actes du colloque de Paris (19-20 mai 2006)*. Besançon.
- Fabre-Serris, J. (2006). « La notion de divin à l'épreuve de la mythographie ». *Kernos*, 19, 177-92.
- Durvy, C. (2016). « Les monuments chez Diodore de Sicile : aspects et fonctions de l'architecture dans une histoire universelle ». Robert, R. (éd.), *Dire l'architecture dans l'Antiquité*. Paris, 131-52.
- Micciché, C. ; Modeo, S. ; Santagati, L. (a cura di) (2006). *Diodoro Siculo e la Sicilia indigena = Atti del Convegno di studi (Caltanissetta, 21-22 maggio 2005)*. Palermo.
- Pittia, S. (2011). « Diodore et l'histoire de la Sicile républicaine », dans Collin Bouffier, S. (éd.), « Diodore d'Agyrion et l'histoire de la Sicile ». Suppl. 6, *DHA*, 171-226. <https://doi.org/10.3406/dha.2011.3573>.
- Robert, R. (2011). « Diodore et le patrimoine mythicohistorique de la Sicile », dans Collin Bouffier, S. (éd.), « Diodore d'Agyrion et l'histoire de la Sicile ». Suppl. 6, *DHA*, 43-68. <https://doi.org/10.3406/dha.2011.3567>.
- Vallet, G. (1996). « Pindare et la Sicile ». Vallet, G., *Le monde grec colonial d'Italie du Sud et de Sicile*. Rome, 177-206.